Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 1

Artikel: Mais !...
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208397

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une dictée sans fautes d'orthographe, sans ratures, des problèmes d'arithmétique bien raisonnés, des descriptions enfantines, des exemples de lettres rationnellement composés, voilà ce qu'on demandait essentiellement des élèves primaires. Eh bien, à la fin de l'hiver, jugez avec quelle satisfaction, quel orgueil j'apportai à mes parents une dictée sans faute, avec un *bene*, noté par le pasteur, alors président de toutes les commissions scolaires de la paroisse, et... une pièce de 50 centimes, toute neuve, comme prix d'encouragement ! Et, dans ce temps, une dictée était un fouillis de traquenards, où l'élève était pris comme dans un piège, s'il apportait la plus légère inattention à son travail. D'un ancien petit cancre, voilà ce que l'enseignement de M. Walter était parvenu de produire en cinq mois. Et combien d'autres analogues ?

Vaugondry, décembre 1911.

SAMUEL GANDER.

(*La fin au prochain numéro.*)

UN CROYANT

Il y a des médecins sceptiques, il en est de convaincus. Peu le furent autant que le médecin Paul-Jacques Malouin, qui était enthousiaste de son « art » et vantait sans cesse l'excellence et la dignité de la médecine.

— Tous les grands hommes ont aimé la médecine, disait-il un jour à un jeune homme.

— Il faut au moins retrancher de la liste un nommé Molière, reprit l'autre.

— Aussi, riposta Malouin, vous voyez comme il est mort.

* * *

Ce praticien convaincu était si reconnaissant à ses malades de leur docilité, qu'il en embrassa un, certain jour, en lui disant :

— *Vous étiez digne d'être malade.*

* * *

Il était brouillé avec un contempteur de la médecine et des médecins, lequel tomba malade. Malouin arriva à son chevet et prononça :

— Je sais que vous êtes malade et qu'on vous traite mal ; je viens, je vous hais, je vous guérirai et vous ne me verrez plus.

Si ! — M. X., traversant jeudi la place Saint-François, a failli être renversé par une automobile. Il fit une sortie virulente contre les chauffeurs.

— Vous en voulez donc bien à ces chauffeurs ? lui demanda-t-on, lorsqu'il fut un peu calmé.

— Mais non, je reconnais même que ces gens-là ne seraient pas plus désagréables que les autres, sans cette fâcheuse manie qu'ils ont de monter sur le siège des autos.

QUEMET ON SÈ REVEINDZE

Tsacon sâ que la Bibllia dit : « Se on tè fyè dessu la djoûta gautse, preseinte assebin la drâite. »

L'è bin facilo à dere, mâ n'è pas quemoudo à fére. Ao dzo de vouâ se quauquon vo fo onna motchâ, vo lâi trède trâi deint d'on coup de poueing ein lâi deseint :

— Coqua por coqua.

Iô san-te clliau que fan quemet lo pèrâ : quand on lâi accoulye dâi pierre, vo baille dâi pere ? Iô sè tignan-te, clliau bon ? E-te pâo-t'ître *Berbou* âobin la municipalitâ de *Crâiva-ver ?* Ne crâïo pas. Attiutâde stasse :

Berbou avâi dou tsevau : la Diane et lo Bron, boune bîte tote lè duve, principalameint la Diane que la mettâi adî de vè la man. Lo Bron, lî ètai on bocon po châotâ, piattâ et dzelhî ; po bin vo dere, l'ètâi vi qu'on greliet et se on lo veillîve pas... hardi, via... sè sauvâve avau lo prâ que, ma fâi, lo poûro Berbou ein avâi por on momeint à caminâ aprè son Bron.

On certain dzo que lo père Berbou avâi étâ dobedzî de dinse corre, sè dit, quand l'è que l'eut rezu :

— Atteinds-tè vâi ! sacré bîte de tsevau de la vermena de la mètsance dau diabllio. Ah ! te crâi de mè fére à corre. Eh bin ! tè garanto que tè vu prau retrovâ. Mè vu reveindzi.

Et lo père Berbou s'è reveindzî. Frèmo que vo sède pas quemet ? Lo vu bin lo vo dere, ma lo fède pas : du clli dzo lo pére Berbou n'a pe rein graissî à son tsè que lè duve ruve de vè la man, dau côté de la Diane et n'a pe rein mé totsî lè duve z'autre de la part de lè dau Bron.

Lè cougnessâi tote et iena avoué, lo père Berbou.

*

Clliau de Crâiva-ver n'ant pas fé dinse. L'avant refé onna tor à lau mothî po lâi beta 'na grôcha clliotse. Lau vezin de Crâiva-derbon lau z'avant promet de baillî oquie po cllia senaille, du que leu n'ein avant min. Dinse porrant tot parâi oûre souna lè z'hâore et lo prîdzo.

Quand tot fut fini è que l'a faliu payî, crâide-vo que clliauzique de Crâiva-derbon l'ant voliu saillî lau z'erdzeint de lau catsetta ? Diabe lo pi ! La clliotse allâve bin et on voliâve pas payî rein que por lo son : cein ne baillîve rein à bâire. Reproudzo, coïounade, rebrique, rein n'a fé, n'ant pas coudhî oûre.

Adan séde-vo que l'ant fé lè Crâiva-vertson ? Tot à l'eintor de la tor, iô la clliotse breinnâve, lâi avâi dâi bornatse avoué dâi contreveint. La municipalitâ de Crâiva-ver l'a adan dècidâ que ti lè coup que sounetran, ie clliouddran lè bornatse que vouâitîvant dau côté de Crâiva-derbon po que lè Crâiva-derbounâ ne pussant pas l'oûre.

Coqua por coqua. MARC A LOUIS.

MAIS !...

L'édilité, avec le concours et même à la demande de plusieurs parents, a entrepris une lutte fort louable contre la littérature immorale. On proscrit rigoureusement nombre de publications, très blâmables, dont la lecture pourrait avoir sur nos jeunes gens une influence des plus fâcheuses. En cela, certes, on n'a point tort, bien au contraire.

Mais comment se fait-il que l'on ferme les yeux sur les annonces publiées par certains journaux, qui sont de ceux que l'on peut laisser sur la table du salon ou de la salle à manger, à portée des mains les plus innocentes ?

Nous venons de voir, dans un journal dont on a fait, paraît-il, une distribution très généreuse, à dessein, sans doute, de récolter de nouveaux abonnés, deux annonces en caractères gras, tire-l'œil, enfin, qui auraient leur place toute marquée dans la presse d'un pays où l'on déplore une dépopulation excessive.

Et ce n'est pas à dire que les auteurs de ces annonces se soient mis en frais de fleurs de rhétorique. « J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon », a dit Boileau. C'est ce qu'ont fait aussi les rédacteurs de ces annonces.

Mais, nous répliquera-t-on, il s'agit, sans doute, d'un journal professionnel, corporatif, comment dire ?... d'un journal d'éleveurs ?...

Du moment qu'on le prend ainsi, et puisqu'il y a un *mais !!!*

Un héros. — Un brave homme qui ne passait pas pour très courageux se vantait d'avoir sauvé cent cinquante hommes au Sonderbund.

— Vous, réplique un auditeur étonné ; et comment cela ?

— Oui, moi ! Ma compagnie montait à l'assaut d'une redoute, le tambour nous entraînait. Je voyais déjà l'ennemi les fusils haut et prêts à tirer. Ma foi, je criai : « Sauve qui peut ! » et je m'enfuis. Tout le monde me suivit ! Sans moi, l'ennemi nous massacrait tous les cent cinquante.

LE RHONE EN COLÈRE

Cette petite fantaisie, écrite à l'époque déjà lointaine où la question du Frasne-Vallorbe et de la Faucille divisait Vaudois et Genevois amusera peut-être nos lecteurs. Peut-être le fait du rachat imminent de la gare de Cornavin par les C. F. F. et de la construction du raccordement, prélude du percement du Jura, lui redonnera-t-il quelque actualité. Nous rappelons qu'au moment où furent écrits ces vers, le débit du Rhône était si faible que l'usine du Bois-Noir ne pouvait suffire à sa tâche, et qu'il y eut à ce sujet discussion au Conseil communal ; que les jardiniers de la ville venaient de mutiler — par ordre — les platanes d'Ouchy, et qu'à Genève on discutait vivement la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. *Tempi passati.*

Genève, paisible naguère,
Et Lausanne se font la guerre.
Le Rhône, prompt à la colère,
S'éveille au bruit de leurs journaux.
Il retrousse sa longue manche,
Puis caresse sa barbe blanche,
Et prenant sa voix du dimanche,
Il les réprimande en ces mots :

« Holà, l'Helvète et l'Allobroge !
O mes deux filles, qu'avez-vous ?
Je ne puis, avec la Venoge,
Sommeiller deux heures d'horloge
Sans qu'aussitôt vos cris jaloux
Fassent éclater mon courroux !

» Tous les jours, sans arrêt ni pause,
Vous m'assommez de votre prose.
Entre les rives que j'arrose,
J'allais goûter un doux repos,
Mais vos querelles et vos luttes,
Vos discordes et vos disputes
Viennent à toutes les minutes
Me rompre la tête et les os.

» Ce sont des sorcières badines
Qui, pour me tenir en arrêt,
Ont fait de vous deux sœurs voisines,
Comme, pour rire, j'imagine,
Au même pupitre on mettrait
Monsieur Jacque et Monsieur Doret.

» Plaintes, menaces et reproches !
J'en prends à témoin la dent d'Oche,
Vrai, le destin ne vous rapproche
Que pour vos desseins rancuniers,
Lorsque vous pourriez, sans chicanes,
Mirer dans mes eaux diaphanes,
Lausanne, tes jeunes platanes,
Genève, tes vieux marronniers.

» Puisque toutes deux je vous baigne
D'un flot pur comme le cristal,
Faut-il que l'une et l'autre geigne
Jusqu'à ce que, seule, elle règne,
Et que par un geste brutal
Elle ait mit sa voisine à mal ?

» Allons, méchantes, qu'on se taise !
Parbleu, je la trouve mauvaise.
Nous sommes vieux, vivons à l'aise.
Que nous importe le Jura !
Trève à ces débats de familles.
Eh ! sans le Frasne et la Faucille
N'ai-je donc point assez, mes filles,
De difficultés sur les bras ?

» Mon débit est parfois modeste,
Au gré d'orateurs éminents...
Ah ! j'aurais la réponse preste
Et je l'appuierais d'un beau geste
Si l'avais l'esprit débinant...
Mais je vais toujours turbinant.

» Jadis, sous vos lointains ancêtres,
Les fleuves, dieux, avaient des prêtres.
Aujourd'hui, pour mieux rester maîtres,
Ils sont devenus serviteurs :
De Brigue à la Coulouvrenière,
Mon flot, poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de lumière
Sur mes obscurs blasphémateurs.